

BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL

André MATHIEU
2, Rue du Lot

Collection de brochures hebdomadaires pour le travail libre des enfants

Dessins et documentation d'A. CARLIER

Adaptation pédagogique des Commissions de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne

HISTOIRE DU COSTUME POPULAIRE FRANÇAIS



L'Imprimerie à l'Ecole
Cannes (A.-M.)

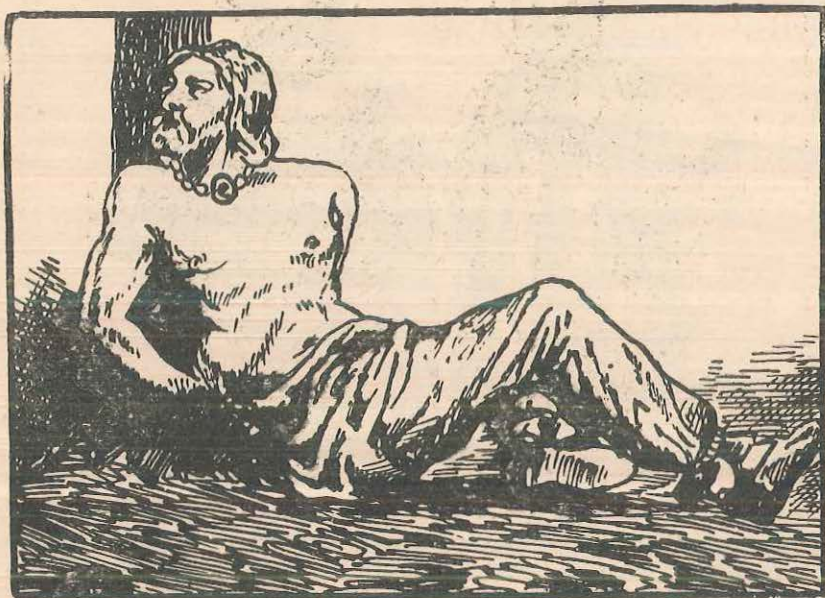
1^{er} Février 1948

20

Dans la même collection :

1. Chariots et carrosses.
2. Diligences et malles-postes.
3. Derniers progrès.
4. Dans les Alpes.
5. Le village Kabyle.
6. Les anciennes mesures.
7. Les premiers chemins de fer en France.
8. A. Bergès et la houille blanche.
9. Les dunes de Gascogne.
10. La forêt.
11. La forêt landaise.
12. Le liège.
13. La chaux.
14. Vendanges en Languedoc.
15. La banane.
16. Histoire du papier.
17. Histoire du théâtre.
18. Les mines d'anthracite.
19. Histoire de l'urbanisme.
20. Histoire du costume populaire.
21. La pierre de Tavel.
22. Histoire de l'écriture.
23. Histoire du livre.
24. Histoire du pain.
25. Les fortifications.
26. Les abeilles.
27. Histoire de la navigation.
28. Histoire de l'aviation.
29. Les débuts de l'auto.
30. Le sel.
31. L'or.
32. La Hollande.
33. Le Zuyderzée.
34. Histoire de l'habitation.
35. Histoire de l'éclairage.
36. Histoire de l'automobile.
37. Les véhicules à moteur.
38. Ce que nous voyons au microscope.
39. Histoire de l'école.
40. Histoire du chauffage.
41. Histoire des coutumes funéraires.
42. Histoire des Postes.
43. Armoiries, emblèmes et médailles.
44. Histoire de la route.
45. Histoire des châteaux forts.
46. L'ostréiculture.
47. Histoire du chemin de fer.
48. Temples et églises.
49. Le temps.
50. La houille blanche.
51. La tourbe.
52. Jeux d'enfants.
53. Le Souf Constantinois.
54. Le bois Protat.
55. La phrèhistoire (I).
56. A l'aube de l'histoire.
57. Une usine métallurgique en Lorraine.
58. Histoire des maîtres d'école.
59. La vie urbaine au moyen âge.
60. Histoire des cordonniers.
61. L'île d'Ouessant.
62. La taupe.
63. Histoire des boulangers.
64. L'histoire des armes de jet.
65. Les coiffes de France.
66. Ogni, enfant esquimau.
67. La potasse.
68. Le commerce et l'industrie au moyen âge.
69. Grenoble.
70. Le palmier dattier.
71. Le parachute.
72. La Brie, terre à blé.
73. Les battages.
74. Gauthier de Chartres.
75. Le chocolat.
76. Roquefort.
77. Café.
78. Enfance bourgeoise en 1789.
79. Beloti.
80. L'ardoise.
81. Les arènes romaines.
82. La vie rurale au moyen âge.
83. Histoire des armes blanches.
84. Comment volent les avions.
85. La métallurgie.
86. Un village breton en 1895.
87. La poterie.
88. Les animaux du Zoo.
89. La côte picarde et sa plaine maritime.
90. La vie d'une commune au temps de la Révolution de 1789.
91. Bachir, enfant nomade du Sahara.
92. Histoire des bains (I).
93. Noël de France.
94. Azack.
95. En Poitou.
96. Goémons et goémoniers.
97. En Chalosse.
98. Un estuaire breton : la Rance.
99. C'est grand, la mer.
100. L'École buissonnière.
101. Les bâtisseurs 1949.
102. Explorations souterraines.
103. Dans les grottes.
104. Les arbres et les arbustes de chez nous.
105. Sur les routes du ciel.
106. En plein vol.
107. La vie du métré.
108. La bonneterie.

Histoire du costume populaire français



Gaulois vêtu de la braie (statue romaine)

On ne peut rien dire, faute de documents précis, sur l'histoire du costume en France avant l'époque gauloise.

L'examen des œuvres des sculpteurs et écrivains romains nous fournit des renseignements exacts sur le costume gaulois à partir du 1^{er} siècle avant notre ère.

La pièce la plus caractéristique du vêtement gaulois est la **Braie**, large pantalon qui, en général, se serrait à la cheville par une cordelette.

Plus on remonte vers le Nord, plus cette braie a d'ampleur. Ce vêtement était si caractéristique que les Romains donnaient le nom de Gallia Braccata (Gaule à braie) au territoire des Celtes, Gallo-Cimbres et Belges.



Gaule : le bardocuculle et la saie

Les vêtements gaulois sont relativement bien connus par ce qu'en ont dit les écrivains latins et par les bas-reliefs romains. Ces vêtements diffèrent beaucoup de ceux que portaient les Italiens de la même époque. Il convient de mentionner deux vêtements spécifiquement gaulois :

le **bardocuculle**, sorte de casaque à capuchon qui s'endossait, par mauvais temps, par dessus les vêtements ordinaires ;

la **saie**, sorte de blouse que les paysans gaulois portaient dans les champs. On a voulu voir dans cette saie l'ancêtre du sarrau moderne. C'est évidemment une erreur, puisque la saie a disparu dès la période romaine, et que le sarrau ne remonte guère au-delà du XIX^e siècle.

Ces vêtements gaulois étaient, en général, décorés de bandes de couleurs variées, appliquées sur l'étoffe de fond.



La caracalla

C'est un des vêtements favoris de la Gaule. La **caracalla** consistait en une tunique très ajustée, aux manches collantes, et dont les pans recouvraient seulement le haut des jambes. Ce vêtement fut adopté par les Romains et par les Gallo-Romains.

Peu à peu, ce vêtement s'allongea jusqu'à la hauteur des chevilles. Il devint, sous cette forme, celui des prêtres romains et, après eux, des prêtres catholiques, qui le conservent encore sous le nom de **soutane**.

La caracalla paraît être abandonnée par les laïques vers le V^e siècle.



Gauloises

Les costumes féminins, en Gaule, sont beaucoup moins connus que celui des hommes, leur représentation sur les monuments romains étant très rares. On sait toutefois que les femmes portaient une tunique large et plissée, à manches étroites, qui descendait à mi-jambes, et se serrait à la taille par une ceinture à laquelle pendait un sac de cuir nommé **bulga**. Ce sac était encore porté vers 1840 par les paysannes du Languedoc, qui l'appelaient la **boulgète**. Un bas-relief de Langres représente une porteuse d'eau dont la tunique est, en bas, découpée en dents de scie.

Dans les tourbières du Jutland, on a retrouvé un bonnet et une robe en drap bleu, bordée de laine rouge et accompagnée d'une ceinture de laine rouge également, d'origine celtique. Les robes des femmes gauloises devaient ressembler à ces vêtements.



Gallo-Romains

Après la conquête romaine, les Gaulois adoptent progressivement les costumes et les modes des vainqueurs.

Le menu peuple des villes et des campagnes ne tarde pas à se vêtir de la **tunique** des plébéiens (1) romains et d'un vaste manteau dérivé de la **toge** (2) et du manteau militaire romain.

Ces modes, peu modifiées, dureront autant que la domination romaine, c'est-à-dire quatre siècles au moins, et survivront même à la chute de l'Empire puisqu'on les retrouvera encore au XI^e siècle.

La tunique demeurera le vêtement essentiel des classes laborieuses pendant les périodes mérovingienne et carolingienne et même à l'époque des premières croisades.

(1) Plébéiens romains : les gens du peuple.

(2) Toge : manteau de laine, long et ample.



Chaussures gallo-romaines

Les cordonniers romains avaient acquis une juste réputation. On compte jusqu'à 21 espèces de chaussures en usage dans l'Empire, sans parler des chaussures militaires et des cothurnes de théâtre.

A en juger par les bas-reliefs de l'époque, les agriculteurs de la Gaule romaine portaient surtout les **sculponæ**, faites d'une épaisse semelle de bois ou de liège, maintenue par une large bande de cuir et par des ligatures d'étoffe qui se nouaient sur le cou-de-pied.

Les artisans des cités paraissent avoir adopté de préférence la **gallica**, brodequin de cuir à forte semelle, découvrant la cheville et maintenu par une lanière qu'on nouait.

Les cordonniers romains ne connaissaient ni les boutons, ni les agrafes.



Ouvriers du XI^e siècle

Au XI^e siècle, les artisans des villes et les serfs ruraux s'habillent à peu près de la même façon : leur unique vêtement est le **sagum**, tunique à manche, serré à la taille par une ceinture de cuir. Le corps reste nu sous ce sagum, le linge étant encore, à cette époque, un article de grand luxe.

La plupart des ruraux vont jambes nues et nu-pieds. L'ouvrier des villes porte parfois des **grègues**, dite **femoralia**, sorte de pantalon collant dont les jambes ne sont pas attachées l'une à l'autre et ne montent qu'à la hauteur du sommet de la cuisse. Ces vêtements, suffisants à la rigueur dans le Midi, protègent fort mal du froid dans le Nord, puisqu'ils laissent le ventre en contact avec l'air glacé. Leur insuffisance à deux causes : la cherté des tissus et la misère des classes populaires.



La gausape du XI^e siècle

Au XI^e siècle, pour se garantir des intempéries, l'artisan et le paysan se couvrent de la **gausape**, sorte de caban (1) agrafé sur la poitrine, et parfois muni d'un capuchon. La gausape, très longue, descendant jusqu'au bas du mollet, n'est d'ailleurs pas réservée aux classes populaires. Les nobles s'en revêtent pour voyager, ou par mauvais temps.

L'origine de la gausape, connue par les enluminures (2) de l'époque, paraît être le manteau gaulois à capuchon nommé bardocuculle. Elle paraît avoir été portée par les femmes autant que par les hommes.

La gausape est adoptée également par les hommes de guerre, notamment par les Templiers qui la portent en étoffe blanche.

(1) Caban : manteau à manches et à capuchon.

(2) Enluminures : illustrations coloriées dont les artistes décoraient les manuscrits (voir B.T., n^o 22 : *Histoire de l'Écriture*).



Costumes populaires du XII^e siècle

Le costume populaire du XII^e siècle ne diffère guère, au moins pour les hommes, de celui du XI^e. On voit, par les œuvres d'art de l'époque, que les ouvriers et les paysans portent presque tous le **sagum** et vont jambes nues.

Les femmes portent deux robes superposées : celle de dessus, moins longue que l'autre et à manches courtes, laissant voir la robe de dessous. Les deux robes sont serrées à la taille par une ceinture de cuir ou d'étoffe parfois très riche. C'est de cette époque que date le proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ».

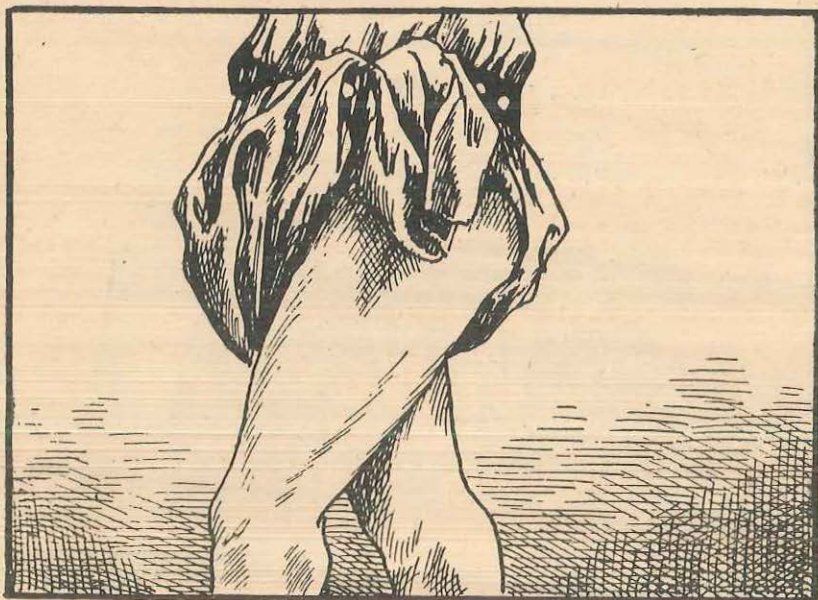
La mode voulait que les femmes n'osent pas paraître en public sans avoir un voile sur la tête.



La robe du XIII^e siècle

Au XIII^e siècle, principalement sous l'influence des idées religieuses, alors très vivaces, la robe longue remplace la tunique en usage pendant les siècles précédents.

Cette robe ne s'ouvre pas. Elle comporte seulement une ouverture ronde pour le passage de la tête. Une fente, qui prolonge cette ouverture sur la poitrine et se ferme au moyen d'agrafes, permet d'en faciliter l'entrée. Les gens du peuple, artisans et agriculteurs, portent un bonnet très ajusté, qu'un cordon maintient, noué sous le menton. Les plus riches adoptent l'aumusse, très petite pèlerine à capuchon, couvrant les épaules. Cette aumusse est l'ancêtre du **chaperon** qui jouera un rôle considérable dans l'histoire du costume, aux XIV^e et XV^e siècles.



Aux champs, XIII^e siècle

La robe longue étant naturellement très incommode au cours du travail, et surtout au cours du travail agricole, les paysans du XIII^e siècle prennent l'habitude, dans les champs, de retrousser leur robe en la passant entre les jambes et en la maintenant ainsi relevée à l'aide de la ceinture. Ils travaillent les jambes nues jusqu'au haut des cuisses et, comme ils s'assoient sur le sol pour se reposer, ils apparaissent fort sales. C'est ce qui explique le sobriquet de « culs terreux » donné par les châtelains féodaux à leurs serfs.

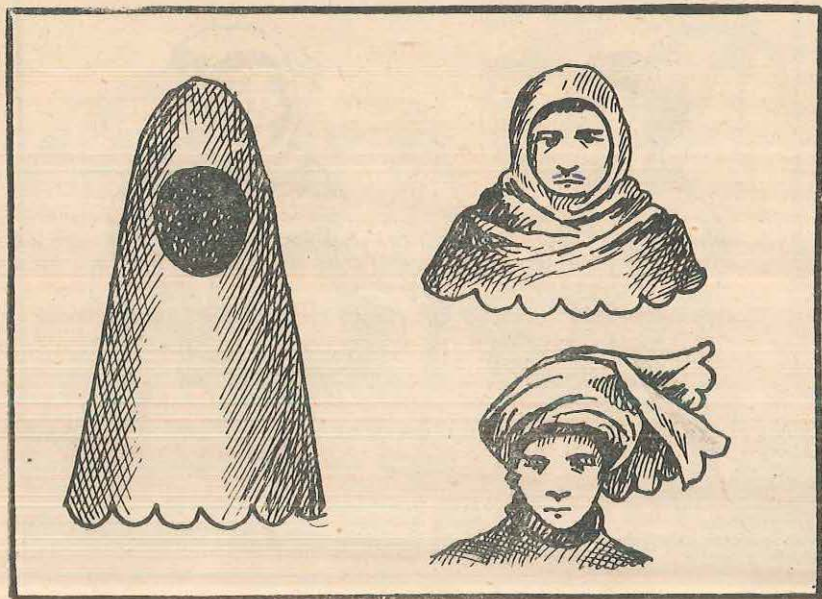
Les miniatures du XIV^e et du XV^e siècles montrent que cette mode de travailler ainsi s'est maintenue jusqu'au début de la Renaissance.



Femme d'artisan, XIII^e siècle

La cherté excessive du linge, l'absence de sous-vêtements, maintiennent au XII^e siècle, au sein des classes travailleuses, l'usage de superposer deux robes, la *cotte* à manches longues, le *surcot* à manches courtes. Ces deux robes sont dites également *chainse* et *bliaud*.

Le voile des époques précédentes devient une espèce de cornette enveloppant la tête, le cou et les épaules, de telle sorte que la chevelure se trouve presque entièrement cachée. Cette coiffure est, avec quelques variantes, encore en usage chez les religieuses modernes. Les Ordres, en effet, datent pour la plupart du XIII^e siècle et ont conservé les modes de l'époque où ils sont nés. Dans l'ensemble, du reste, les vêtements ecclésiastiques du XX^e siècle se bornent à continuer les traditions du vêtement civil du XIII^e siècle.



Le chaperon du moyen âge

Le **chaperon** qui, au XIV^e siècle, fut adopté par toutes les classes sociales, est la coiffure masculine par excellence du Moyen-Age. Il sert à la fois de **passe-montagne** par temps froid et de **chapel** par beau temps, selon que l'orifice ovale dont il est percé encadre le visage ou entoure le crâne. Dans ce dernier cas, le bas du chaperon, au lieu de couvrir les épaules, se drape élégamment au-dessus de la tête et retombe sur le côté en « crête de coq ».

Ce chaperon qui, pendant près de deux siècles, fut porté par les rois de France et par les plus misérables des paysans, était en drap ou en futaine. Les élégants le portaient très long, afin d'augmenter l'ampleur du drapé, soit sur les épaules, soit sur la tête.



Paysans du XIV^e siècle

Au XIV^e siècle, la robe longue, qui conserve la faveur de la bourgeoisie urbaine, est abandonnée par les artisans et les ruraux. On revient à la tunique courte, serrée à la taille, et aux **bas-de-chausse** : deux jambes indépendantes l'une de l'autre qui s'attachent au moyen de cordons.

Alors que la noblesse et la bourgeoisie du XIV^e siècle adoptent des modes compliquées et souvent même extravagantes, le menu peuple demeure, dans sa mise, d'une extrême simplicité, en relation directe avec sa pauvreté. Le linge de corps est totalement inconnu. Le paysan, par les grands froids, porte un **sayon** de peau de mouton sous sa tunique, la laine en dedans.

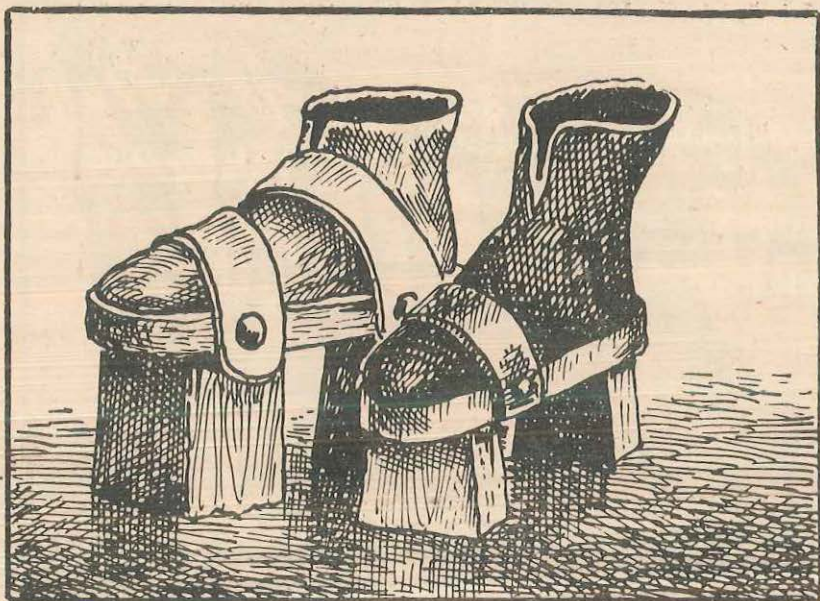


Costume populaire du XIV^e siècle

Costume authentique ayant appartenu à un Suédois du XIV^e siècle, mort assassiné, et retrouvé en 1937 dans une tourbière où l'avaient précipité les meurtriers. Il se compose d'une tunique à manches, largement évasée par le bas en forme de redingote, de deux bas-de-chausse à cordons et d'un chaperon. Les trois pièces principales sont taillées dans une étoffe de laine gris-perle, le chaperon est en drap rouge.

La tunique est composée de treize pièces assemblées avec beaucoup de soin.

Bien que Suédois, ce vêtement — le seul vêtement du Moyen-Age qui nous soit parvenu complet — est en tout semblable à celui que portaient, à la même époque, en France, les gens de campagne.



Chaussures populaires du moyen âge

La chaussure populaire du Moyen-Age est un chausson d'étoffe, beaucoup moins coûteux que le soulier de cuir, réservé d'ailleurs aux soldats. Cette chaussure de drap ou de feutre n'était évidemment pas de nature à résister longtemps au travail agricole, ni même, dans les villes mal entretenues, au mauvais temps. Pour le labeur des champs, et pour la marche sur le pavé boueux des cités, on lui ajoute des patins de bois plus ou moins hauts, qui la garantissent tant bien que mal de la fange.

Il est à remarquer que ces patins de bois, à peu près abandonnés en Europe dès le XVI^e siècle, se sont maintenus jusqu'à nos jours au Japon et dans certaines provinces chinoises.



Paysans du XV^e siècle

Au XV^e siècle s'observe un phénomène dont l'importance dépasse de beaucoup la seule histoire du costume : les ouvriers et les paysans qui, jusqu'alors, avaient en somme vécu sur les traditions gauloises et gallo-romaines, commencent à adopter les modes lancées par la noblesse et par la bourgeoisie des villes. Ces modes s'entendent dans la forme, mais non dans la matière du vêtement, les ordonnances royales interdisant aux roturiers le port des étoffes coûteuses, des draps d'or, des brocarts et des fourrures — réservées à la noblesse et tolérées chez les bourgeois riches.



Paysannes du xv^e siècle

Jusqu'au XV^e siècle, comme on l'a vu, le linge de corps était cher au point, qu'une reine de France ne possédait que six chemises, considérées comme un riche trousseau.

Au XV^e siècle, les progrès réalisés dans la filature abaissent les prix, et l'on voit les ruraux acquérir eux-mêmes des « chaines » ou chemises de toile. Le mouchoir de poche, même dans les classes riches, n'apparaîtra guère qu'au XVII^e siècle, et même, en de nombreuses provinces, au XVIII^e.

A l'époque de Louis XI, la toile de lin coûte en moyenne 6 sous et 3 deniers l'aune, ce qui équivaut au prix d'une livre de viande de bœuf.

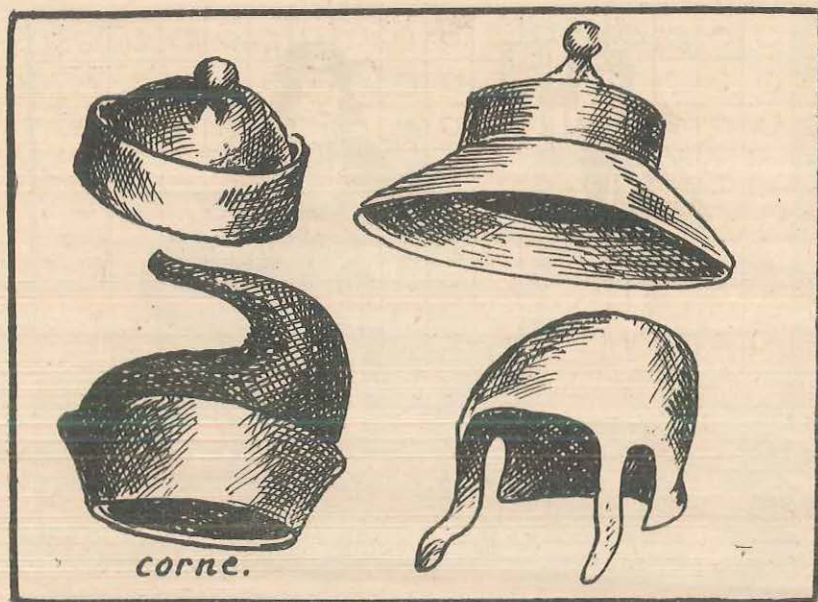


Artisans du xv^e siècle

D'après un manuscrit français de 1473

Au XV^e siècle seulement apparaît un accessoire vestimentaire qui, depuis lors, n'a cessé de jouer un rôle important dans tous les costumes de travail des deux sexes : le **tablier**.

On peut s'étonner qu'un vêtement à ce point simple ait mis tant de siècles à s'imposer. Il ne faut pas perdre de vue qu'antérieurement au XV^e siècle les tissus se vendaient à des prix très élevés, ce qui, dans ce domaine, obligeait les classes laborieuses à se contenter du strict nécessaire, et souvent même à se passer de l'indispensable. L'histoire du vêtement, dans les classes aisées comme dans les autres, est entièrement conditionnée par l'histoire des prix.



Coiffures juives du XV^e siècle

La vie des Juifs des ghettos (1), au XV^e siècle, est réglementée sévèrement par les pouvoirs publics. Il n'est pas jusqu'à leur coiffure qui ne soit déterminée par les ordonnances royales ou prévotales. Dans beaucoup de villes, les Israélites sont tenus de porter le bonnet à corne, symbole diabolique.

Presque partout, il leur est interdit de paraître dans les rues sans être porteur de la **rouelle**, pièce d'étoffe ronde, de couleur jaune, qui doit être cousue tantôt sur la poitrine, tantôt sur le dos de leur vêtement. Le jaune, au Moyen-Age, est la couleur infâmante par excellence, celle dont on badigeonnait la maison des traîtres.

Quand le gouvernement hitlérien imposa aux Juifs le port d'un insigne distinctif, il ne faisait que reprendre une tradition qui se maintint en France jusqu'au XVI^e siècle et dans certains Etats allemands, jusqu'en 1832.

(1) Ghettos : quartiers réservés aux Juifs dans les villes.



Coiffure de paysannes riche

D'après un cuivre de 1514

Au XVI^e siècle, la mode des villes pénètre peu à peu certaines régions campagnardes.

Il est des contrées pauvres où paysans et paysannes s'habillent encore aujourd'hui avec une extrême pauvreté. Mais dans certaines régions, les paysannes aisées se parent de riches bijoux d'or et d'argent, qui se transmettront comme reliques de famille et dont quelques-uns sont conservés dans les musées.

Les édits royaux du XVI^e siècle, notamment celui de 1583, cherchent à réfréner le luxe vestimentaire tant chez les bourgeois que chez les « gens de métier » et les « manants ».



Femme d'artisan (1572)

Au XVI^e siècle, les costumes populaires ne diffèrent plus des costumes nobles que par la qualité des tissus et par l'absence de draps d'or et d'argent, interdits aux roturiers. Les artisans et les femmes de la classe ouvrière adoptent et suivent toutes les modes lancées par la cour, et notamment les tissus verts que le duc d'Alençon, frère d'Henri III, impose à la Cour.



Paysans du XVII^e siècle

Estampes de 1660 et de 1640

Au XVIII^e siècle, le paysan français est mieux vêtu et les estampes démontrent que, dans les habits de fête il s'essaye à suivre la mode comme le noble et le bourgeois.

Mais il ne s'agit là pour lui que de vêtements de cérémonie, qui se transmettent parfois de père en fils, et qui contrastent avec la misère générale des habits de travail.

Et encore, nous le répétons, cela dépend essentiellement des régions qui étaient beaucoup plus différentes qu'aujourd'hui les unes des autres.

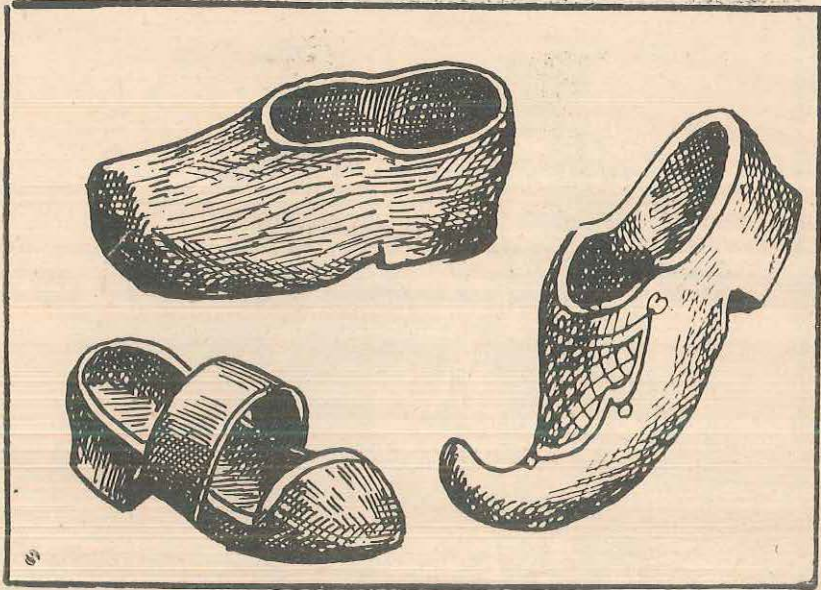
Les paysans français semblent avoir été à cette époque, mieux vêtus, dans leur ensemble, que les paysans anglais et germaniques.



Epoque Louis XIII

Pendant presque toute la durée du XVII^e siècle le costume des femmes, dans les classes ouvrières et agricoles, reste à peu près identique et d'une simplicité qui diffère fort peu des complications et des « architectures vestimentaires » de la Renaissance. Ce costume se compose d'une **jacquette** à grandes **basques** et d'un jupon assez ample, tombant droit et sans ornements.

C'est, à part la cornette, le vêtement que portent encore de nos jours les Sœurs de Saint Vincent de Paul, dont l'ordre, en effet, a été fondé à l'époque de Louis XIII. Le costume des premières « filles de charité » ne différait en rien des vêtements féminins de l'époque.



Sabots anciens

Le sabot, qui, depuis lors, n'a cessé de tenir une place importante dans l'histoire de la chaussure populaire, n'apparaît pas (sauf très rares exceptions locales) avant le XVII^e siècle ou, au plus tôt, avant le déclin du XVII^e siècle.

Les anciens « Livres des Métiers », pourtant si précis et si complets, ne font aucune mention de l'industrie de la saboterie.

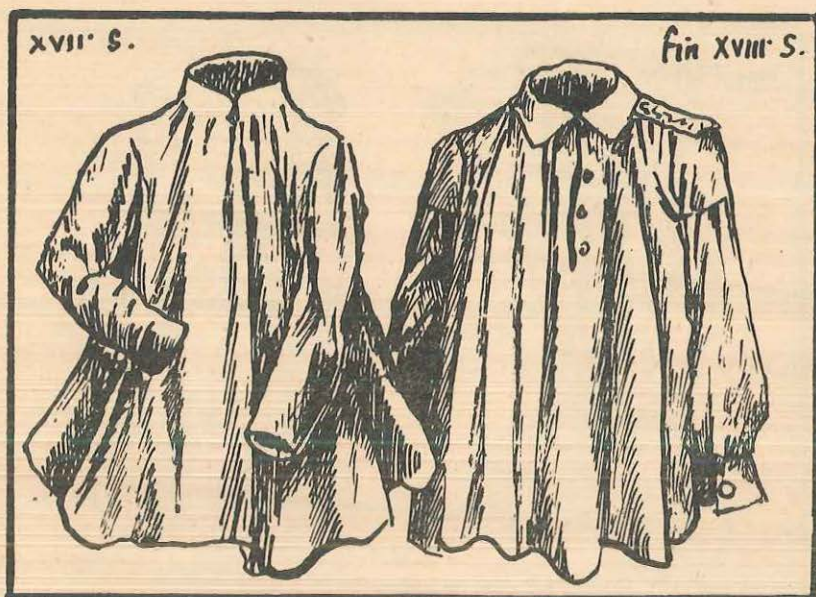
Au XVIII^e siècle, par contre, on trouve des sabotiers dans presque toutes les régions, mais il est à croire que ces chaussures de bois étaient très grossièrement faites, puisque le verbe saboter (qui apparaît pour la première fois, à notre connaissance, dans une lettre de Didot, datée de janvier 1766) désigne un travail mal exécuté. La production de sabots, à l'époque de la Révolution, devait être déjà considérable puisque la Convention, le cuir faisant défaut, chaussa de sabots ses demi-brigades.



Artisans du XVIII^e siècle

A partir du XVIII^e siècle, il n'existe plus aucune différence entre le costume populaire et celui des classes riches, tout au moins dans les villes, où les modes sont suivies par tous également. Les costumes de la bourgeoisie riche et ceux des ouvriers ne se distinguent guère que par la richesse ou la médiocrité des tissus employés alors, comme aujourd'hui.

Seul, le port du drap d'or reste interdit au menu peuple, parce qu'il constitue encore, en théorie beaucoup plus qu'en pratique, une prérogative de la noblesse.

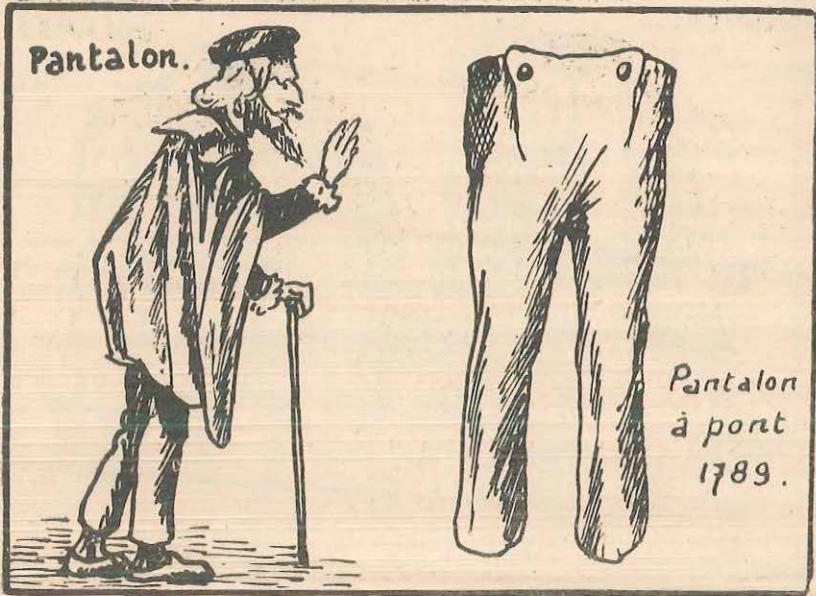


Le sarrau

L'amélioration du vêtement des ruraux a pour conséquence l'adoption d'une blouse destinée à le préserver pendant le travail : le **sarrau**. En toile bleue, généralement, avec, sur l'épaule gauche, une broderie blanche, ce sarrau qui, pendant toute la durée du XIX^e siècle, est le complément obligatoire de la toilette campagnarde, n'apparaît guère avant la fin du XVIII^e siècle. Cependant, dès le XVIII^e, les paysans de l'Entre-Sambre-et-Meuse portent, par dessus leurs vêtements, une ample blouse de grosse toile écruë qui est déjà le sarrau, selon le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot.

Un fait à peu près certain, c'est que le sarrau est originaire des provinces françaises du Nord, et peut-être même des Pays-Bas.

Au XX^e siècle, il a tendance à disparaître et actuellement ne se rencontre plus guère que dans les provinces de l'Ouest.



Le pantalon

A la fin du XVIII^e siècle, les ouvriers adoptent comme vêtement de travail une culotte qui descend jusqu'aux chevilles. Par moquerie, ce vêtement est appelé **pantalon**. Pantalon était un des acteurs de la comédie italienne chargé de jouer les vieillards ridicules et les pères avares, et vêtu d'une culotte longue.

Les soldats de la Révolution adoptèrent le pantalon, d'où le sobriquet de « Sans-culottes » qui leur fut donné par les émigrés.

Ce surnom fut bientôt donné à tous les révolutionnaires civils et militaires. A partir de ce moment, le pantalon remplaça de plus en plus la culotte. Vers 1830, celle-ci avait définitivement disparu dans toutes les classes sociales, sauf pour la tenue de cour.



Coiffes de 1780

C'est au XVIII^e siècle qu'on voit apparaître les costumes locaux, variants d'une province à l'autre, surtout en ce qui concerne la coiffure. Les modes, dont il est difficile de repérer l'origine exacte, ont ceci de particulier qu'elles ne semblent pas tenir compte du climat. Par exemple, dans les régions maritimes de la Normandie, pays de vents violents, on constate l'existence de coiffes très hautes, qui, précisément, offrent au vent le maximum de prise.

Il est bon d'observer que ces costumes régionaux du XVIII^e siècle ont évolué sans cesse et très rapidement, au point de n'avoir presque rien de commun avec leurs successeurs du XIX^e siècle, ceux qui, aujourd'hui, achèvent de disparaître.



Coiffes tarentaise et finistérienne

Les costumes locaux, auxquels on attribue souvent une origine fort ancienne, sont en réalité très récents et, pour la plupart, ne remontent guère au-delà de l'époque 1830. Seules, quelques coiffes féminines encore en usage, datent de périodes plus reculées, notamment le chaperon que portent les femmes savoyardes. Il remonte au XVI^e siècle : c'était la coiffure, entre autres, de Marie Stuart.

Certaines coiffes ont pour origine un fait historique connu. C'est le cas du haut cornet qu'arborent les Bigoudennes du Finistère. Louis XIV, lors de la révolte du papier-timbré, ayant, pour punir les mutins, fait abattre les clochers des villages insurgés, les femmes déclarèrent qu'elles porteraient leur clocher sur leur tête. Il en résulta la « coiffe clocher » encore très fréquente dans la région de Pont l'Abbé et de Loctudy.

Dans la même collection :

(Suite)

- | | |
|---|---|
| <p>109. Le gruyère.
 110. La tréfilerie.
 111. La cité lacustre.
 112. Le maïs.
 113. Le kaolin.
 114. Le tissage à Armentières.
 115. Construction du métro.
 116. Dolmens et menhirs.
 117. Les auberges de la jeunesse.
 118. La mirabelle.
 119. Dar Chaâbane, village tunisien.
 120. Alpha, le petit noir de Guinée.
 121. Un torrent alpestre : l'Arve.
 122. Histoire des mineurs.
 123. Le Cambrésis.
 124. La gare.
 125. Le petit pois de conserve.
 126. Le cidre.
 127. Annie la Parisienne.
 128. Sam, esclave noir.
 129 - 130 - 131. Bel oiseau, qui es-tu ?
 132. Je serai marinier.
 133. Le chanvre.
 134. Mont Blanc, 4.807 mètres.
 135. Serpents.
 136. Le Cantal.
 137. Yantot, enfant des Landes.
 138. Le riz.
 139. A la conquête du sol.
 140. L'Alsace.
 141. La ferme bressane.
 142. Vive Carnaval !
 143. Colas de Kinsmuss.
 144. Guétatcheu, le petit éthiopien.
 145. L'aluminium.
 146 - 147. Notre corps.
 148. L'olivier.
 149. La Tour Eiffel.
 150. Dans la mine.
 151. Les phares.
 152. Les animaux et le froid.
 153. Les volcans.
 154. Le blaireau.
 155. Le port du Havre.
 156. La croisade contre les Albigeois.
 157. En Champagne.
 158. Le petit électricien.
 159. I. — Le portage humain.
 160. La lutherie.
 161 - 162. Habitant d'eau douce.
 163. Ernie, le petit australien.
 164. Les dents.
 165. Répertoire de lectures.
 166. Donzère-Mondragon.
 167. La peine des hommes à Donzère-Mondragon.
 168. La scierie.</p> | <p>169. Les champignons.
 170. L'alfa.
 171. Le portage (2).
 172. Côtes bretonnes.
 173. Le carnaval de Nice.
 174. La Somme.
 175. Le petit arboriculteur.
 176. Les chevaux de course.
 177. Abdallah, enfant de l'oasis.
 178. Une lettre à la poste.
 179. Répertoire de lectures (tome II).
 180. Moissons d'autrefois.
 181. Vignettes CEL (I).
 182. Les 24 heures du Mans.
 183. Le portage (3) (brouettes et charriots).
 184. Les pompiers de Paris.
 185. Le téléphone.
 186. Le petit mécanicien.
 187 - 188. Un village de l'Oise
 au XVII^e siècle.
 189. Le tabac en A.O.F.
 190. Moissons modernes.
 191. Provins, cité du moyen âge.
 192. L'eau à la maison.
 193. Répertoire de lectures.
 194. La fabrication du drap.
 195. La fabrication des allumettes.
 196. Voici la St Jean.
 197. Sauterelles et criquets.
 198. La chasse aux papillons.
 199. Et voici quelques champignons.
 200. Il pétille le champagne.
 201. Fulvius, enfant de Pompéi.
 202. Produits de la mer. I. Les crustacés
 203. Produits de la mer. II. Mollusques
 et coquillages.
 204. Mines de fer de Lorraine.
 205. Electricité de France.
 206 - 207. Beau champignon, qui es-tu ?
 208. La matière (I).
 209. L'énergie (II).
 210. Les machines atomiques (III).
 211. Le petit potier.
 212. Répertoire de lectures.
 213. Histoire de la lame de rasoir.
 214. Quatre danses provençales.</p> |
|---|---|



La brochure : 50 fr.

La collection complète : remise 5 %



Le gérant : **FREINET**

◆
IMPRIMERIE « ÉGITNA »
27, RUE JEAN-JAURÈS, 27
CANNES (ALPES-MARITIMES)